

ments, les chaussures, les armes etc. et après leur avoir donné à tous une poignée de main, il leur dit de se préparer à partir aussitôt après dîner.

Colas en quittant grand Pierre, qui se concertait avec Simonneau, se rendit à la pharmacie de M. Hébert qui l'attendait à dîner.

— Ah ! vous voilà, M. Colas ! Je suis bien aise de vous voir ; j'ai trouvé, ce matin, environ deux onces de cette poudre en question ; il m'a fallu la chercher longtemps, ayant oublié où je l'avais mise, personne n'en demande.

— Vous me faites bien plaisir, j'avais tant envie d'en faire l'essai. Combien la vendez-vous la livre ?

— Oh ! vous y allez, la livre ? L'once vaut quinze francs ; j'en ai trouvé deux onces, c'est tout ce que j'en ai. Si vous voulez accepter, vous me ferez plaisir ; voici cette poudre fulminante.

Colas examina attentivement la poudre, la palpa, la sentit et, en prenant un peu au bout de son doigt, demanda s'il y avait aucun danger à en mettre sur sa langue ?

— Pas du tout, ça pique seulement.

— Et comment faut-il la mélanger avec la poudre à fusil ?

— D'abord on choisit de la meilleure poudre à tirer, on la divise en petites portions d'une charge de fusil à peu près ; et avec chaque charge on met quatre grains de la composition que l'on mélange bien intimement ; c'est tout. Tenez, continua M. Hébert en séparant avec un canif un peu de la composition qu'il avait étendue sur une feuille de papier, voilà quatre grains ; vous ne pouvez vous tromper. Si vous en mettiez un peu plus, le fusil pourrait repousser, voilà tout.

— Si vous me permettez, je vais en prendre une demi-once, j'en ai de reste pour l'essayer ; si la composition est aussi bonne qu'on le dit, je voudrais en acheter une livre, à quelque prix que ça coûtera.

Quelqu'impatient qu'il fût d'essayer le mélange, Colas n'était pas homme à négliger ses promesses. Il se rendit chez le créancier de Bibi, paya la dette en principal, intérêts et frais, se fit remettre une quittance et décharge en due forme, la mit dans sa poche, puis se rendit chez Jean Lefort, qu'il trouva occupé avec Bibi à arrimer les canots. Déjà le bois des loups étaient pliés sur la forme.

— Ah ! M. Lajeunesse, vous êtes donc de tous les métiers ; vous maniez la hache et la varlope comme un menuisier. C'est dommage que vous soyez hypothéqué ! dit Colas en entrant.

— M. Colas, je vous en pris, ne m'appellez plus M. Lajeunesse, mais Bibi tout court ; vous êtes mon bourgeois, vous m'avez engagé, je veux rester avec vous, je ne fiche d'être hypothéqué, je ne puis pas l'être longtemps, car je sais que vous n'avez pas voulu vous moquer d'un pauvre malheureux !

— Non, Bibi, puisque tu veux que je t'appelle Bibi, je ne me moque jamais de personne ; et quand j'ai promis, je tiens ma promesse. Tu es radié.

— Radié ! qu'est-ce que c'est q'ça ?

— Tiens, voici ta quittance et ta décharge pleine et entière. Tu peux aller où tu voudras maintenant.

Ce pauvre Bibi était si surpris, qu'il put à peine dire quelques mots de remerciement. Colas resta quelque temps dans la boutique, examina l'ouvrage sur les canots, fit faire quelques changements, et, après avoir recommandé à Jean d'aller avec Bibi chercher les traînes à éclisse et de les amener à sa boutique, lui expliquant d'attacher le travail aux côtés, il partit pour se rendre à son hôtel, afin de faire les mélanges de la composition avec la poudre.

CHAPITRE III

VOILE ET LOUP

Rendu à son hôtel Colas se fit apporter à sa chambre quelques feuilles de papier blanc et les étendit sur une table ; prenant une cartouchiere d'un sac de voyage en cuir, il en tira une dizaine de cartouches, dont il versa la poudre en petites tas séparés, puis il prit de la composition à petites portions de quatre grains, d'autres de six, et quelques-unes de huit grains, qu'il mêla aux petits tas de poudre, les mélangeant avec beaucoup de soin et de précaution. Cela fait, il remit la poudre dans les cartouches, qu'il marqua afin de les reconnaître, et les mit à part dans la cartoucherie. Colas, qui était un homme d'activité et d'expédition, ne remettait jamais au lendemain ce qu'il pouvait exécuter le même jour, tira son fusil de son fourreau de loup marin bien repassé, le poil en dehors, pour le préserver de la pluie et du mauvais temps. Ce fusil était devenu fameux entre ses mains ; il l'appelait "Chaumond", du nom du chevalier de Chaumond qui lui en avait fait présent à l'occasion d'un événement mémorable, où Colas lui avait sauvé la vie, ainsi qu'aux Sieurs de La Fouille et Lobiac, tous deux capitaines au régiment de Carignan, lors du retour de l'expédition de Monsieur de Tracy contre les Iroquois, en février 1666. Les capitaines de La Fouille et Lobiac lui avaient fait chacun présent d'un fusil semblable, sachant bien que c'était le plus grand plaisir qu'ils pussent lui faire. Colas qui s'y connaissait en armes à feu, les appréciait à leur valeur, mais c'était son "Chaumond" qu'il préférait et portait le plus habituellement avec lui dans ses voyages ou ses expéditions. C'étaient des fusils de luxe, de la même fabrique et de même calibre, tous les trois à deux coups, ce qui était fort rare à cette époque. Nous aurons plus d'une fois occasion d'en parler. Sur la crosse de chacun de ses fusils il avait entaillé, au couteau, le nom du donateur. Il prit donc "Chaumond," et se rendit à la rivière St-Charles, pour essayer ses nouvelles cartouches.

(A suivre)